

Bonnes vibrations

Hartmut Rosa et la résonance



*En s'attachant à penser l'accélération des sociétés contemporaines, le sociologue **Hartmut Rosa** a mis le doigt sur le nouveau visage de l'aliénation. Ce qui lui permet d'identifier son revers salutaire: **l'idée de « résonance »** qu'il explore ici dans un texte inédit.*

04/07/2013

Lorsqu'il fut demandé à ma grand-mère, sur son lit de mort, ce qu'elle changerait à sa vie s'il lui était donné de la vivre une seconde fois, elle répondit: peu de choses. Elle n'aurait toutefois plus aussi peur. Voilà une réflexion qui peut être généralisée de manière surprenante. Nombreux sont ceux, en effet, qui,

rétrospectivement, auraient aimé avoir eu une vie avec moins de soucis, moins de travail, et au cours de laquelle ils se seraient davantage consacrés à leurs amis. Mais avoir peur est une manière de se rapporter au monde, c'est un mode d'inscription dans le monde.

Afin de mieux comprendre les alternatives auxquelles nous sommes confrontés, imaginons deux femmes, Anna et Hannah, dans trois petits plans-séquences, à trois moments de n'importe quel jour de la semaine.

7 h. Anna est installée à la table du petit déjeuner. Son mari est assis près d'elle, alors que viennent les rejoindre leur fils adolescent, puis leur fille déjà presque adulte. Les enfants adressent à Anna un grand sourire, auquel elle répond par un sourire lumineux. « Mon Dieu, qu'ils me sont chers! pense-t-elle. Ces moments du matin que l'on partage avant que ne commence la journée sont, pour moi, ce qui compte le plus au monde. »

8 h 30. Sur le chemin du travail, le soleil brille. Anna goûte la chaleur de ses rayons; elle se réjouit des tâches qui l'attendent et a hâte de retrouver ses collègues.

18 h, au gymnase. Anna est heureuse de pouvoir enfin se remuer un peu, elle joue avec son groupe de loisirs au volley-ball; elle aime ce sport surprenant, et qu'importe si elle gagne ou si elle perd.

Pour Hannah, il en va tout autrement.

7 h. Hannah est installée à la table du petit déjeuner. Son mari est assis près d'elle, alors que viennent les rejoindre leur fils adolescent, puis leur fille déjà presque adulte. Leur mauvaise humeur crève les yeux. On se regarde avec des airs chagrins, quand on se regarde. « Mon Dieu, comme j'ai horreur de cela! Qu'est-ce que je fais donc avec ces gens? Qu'est-ce qui me lie à eux en dehors des soucis qu'ils me donnent? »

8h30. Sur le chemin du travail, le soleil brille. Hannah craint les coups de soleil. L'idée du travail qui l'attend la rend malade. « J'en

ai marre de devoir supporter les sempiternelles mines renfrognées de mes collègues et de les entendre sans cesse raconter les mêmes histoires. »

18 h, au gymnase. Hannah se demande ce qu'elle fiche là. Certes, elle a besoin d'activité, mais pourquoi devoir encore se crever après une journée de travail! Elle joue mal au volley-ball et ses partenaires l'agacent. Elle n'est donc finalement heureuse que lorsque tout cela s'arrête.

Nul besoin ici d'interprétation audacieuse pour en juger: bien qu'aucun élément factuel ne permette de distinguer l'une de l'autre, Anna a passé une bonne journée et Hannah une journée exécration. Or, s'il s'avérait que ces différences s'inscrivent dans un modèle régulier, n'aurions-nous pas alors de bonnes raisons de dire qu'Anna mène une vie heureuse et Hannah une vie déplaisante, alors même que ces deux vies sont semblables?

Qu'on ne compte surtout pas sur moi pour moraliser à bon compte dans le style: chacun n'a qu'à se réjouir de ce dont il dispose; mon intention n'est ni de faire de la morale facile, ni d'écrire un manuel de savoir-vivre. Mais, en tant que sociologue, je peux m'interroger sur ce qui, dans les conditions sociales, fait qu'Anna mène une vie heureuse et Hannah une vie malheureuse – car imputer les différences qui existent entre elles deux aux seuls gènes ou hormones ne m'apparaît guère recevable.

Sans doute, dans la vie d'Anna, il y a des chants, des rires, des pas de danse... En revanche, pour dépeindre Hannah, on recourra à des attributs évoquant la fermeture, voire l'amertume, et un rapport au monde caractérisé par la défiance, la défensive et une part de rigidité.

Or que peut dire le sociologue de ce type de différences? Que savons-nous des conditions subjectives et objectives qui déterminent l'un et l'autre rapport au monde? À première vue, rien – ou peu de chose. Pour juger de la qualité de vie, le sociologue opère avec des concepts tels que le bien-être, l'éducation, le statut et la répartition des ressources. Cela reviendrait à supposer que la journée d'Anna est plus ou moins représentative des couches « supérieures » de la société jouissant de bons revenus, tandis que celle de Hannah symboliserait les couches sociales « inférieures »

disposant de peu de revenus – or une telle hypothèse, pour n’être pas absolument invraisemblable, n’en est pas moins paternaliste, voire scandaleuse. Après tout, rien n’empêche d’imaginer qu’Anna est une simple ouvrière et que Hannah est une carriériste dont les affaires marchent bien. Une question se pose alors: y a-t-il des raisons structurelles, culturelles et/ou institutionnelles permettant d’expliquer que la vie prenne plutôt la tournure des journées d’Anna que celle des journées de Hannah? Si oui, quelles sont-elles?

« À celui qui est malheureux ou dépressif, le monde apparaît muet, vide, hostile et atone »

On peut tirer du cas d’Anna un premier enseignement: la vie nous réussit lorsque nous l’aimons, que nous avons une relation quasi charnelle à elle – aux humains, aux espaces, aux tâches à accomplir, aux choses et aux outils en présence desquels nous sommes et avec lesquels nous avons affaire. Quand nous les aimons, tout se passe comme s’il existait **un «lien vibrant» entre nous et le monde**. D’une part, ce lien se forme à travers ce que les psychosociologues appellent les « intérêts intrinsèques »: Anna aime sa famille, son travail, le volley-ball. Elle s’intéresse à ces domaines pour ce qu’ils sont. Hannah travaille pour gagner de l’argent, elle a besoin de sa famille pour ne pas être seule et fait du volley-ball pour garder la ligne. D’autre part, si Anna vibre avec le monde, c’est parce que ses espoirs d’avoir une influence sur lui sont intacts: elle a le sentiment d’« accéder » à sa famille, à ses collègues de travail, à ses partenaires de volley-ball, et, dans chaque sphère, de pouvoir parvenir à quelque chose. De ce fait même, elle se perçoit elle aussi comme quelqu’un de mobile, d’« accessible »: elle permet que les autres, la musique, les visages, les défis la meuvent et l’émeuvent. La formation des intérêts intrinsèques et des attentes qu’on lie à sa propre efficacité sur le monde est, quant à elle, corrélée à l’expérience de la reconnaissance sociale. On peut décrire la vie d’Anna comme imprégnée d’un rapport au monde réceptif, élastique et fluide – il faudrait même dire « souple » en ce qu’il épouse le monde et se laisse épouser par lui –, alors que le rapport de Hannah au monde apparaît muet, raide et froid. Anna voit le monde tel un lieu de défis passionnants et de possibilités attirantes; Hannah perçoit les aléas de la vie comme une série de dangers impondérables et de

perturbations fâcheuses. Anna se sent portée et transportée dans le monde et dans la vie; Hannah se sent jetée dans le monde et exposée à lui.

À celui qui est malheureux ou dépressif, le monde apparaît muet, vide, hostile et atone, tandis qu'il se sent lui-même froid, mort, vide et sourd. **Les axes de résonance entre soi et le monde** demeurent silencieux. Ne s'ensuit-il pas a contrario que la vie plaisante à vivre se caractérise par des axes de résonance « ouverts », vibrants et haletants, qui confèrent au monde ses sonorités et ses couleurs, et permettent au soi de gagner en sensibilité, émotions et mouvements? Ces axes diffèrent d'une personne et d'une culture à l'autre: il n'est pas nécessaire d'aimer le volley-ball pour avoir le sentiment de réussir sa vie, ni même d'avoir une famille – pour l'explorateur polaire, la glace est quelque chose qui respire, qui vit et qui parle; et le vacarme des moteurs de Formule 1 ou celui des guitares de heavy metal peuvent provoquer un rapport charnel au monde. Mais, peut-on sérieusement contester que la vie qu'on a plaisir à vivre ou celle, au contraire, que l'on déteste vivre se caractérisent, l'une par l'existence d'axes de résonance pleins et entiers, et l'autre par leur absence?

« La question de la vie bonne a été strictement privatisée, une erreur qu'il serait temps de corriger »

Qu'est-ce qui permet alors à ces axes de se former? Il est vraisemblable que les conditions contextuelles, institutionnelles, hormonales, culturelles, géographiques, climatiques, ainsi que celles liées à l'âge et au sexe, jouent un rôle dans leur formation, mais ce qui est sûr, c'est la part qu'y prennent les conditions imposées par les structures sociales et par celles de la temporalité. On éprouve sa situation dans le monde de manière différente selon qu'on vit sous le soleil méditerranéen ou dans l'air glacial de la toundra; le rapport au monde qui s'établit à la Bourse n'est pas celui d'un théâtre musical ou d'un atelier; et les enfants ou les adolescents ont des sensibilités à la résonance différentes de celles des personnes plus âgées. Mais tout porte à admettre que la concurrence et l'accélération, parce qu'elles sont anxiogènes, sont par nature des agents destructeurs de la résonance. Ils induisent partout la peur: peur de devenir dépendants, d'être laissés pour compte, de régresser, ou, à l'inverse, pour simplement conserver sa

place dans le monde, ils obligent à courir toujours plus vite en en faisant toujours plus. La peur, cependant, nous le disions, fonde un rapport problématique au monde. Pourquoi n'en savons-nous pas plus à ce propos? Parce que la question de la vie bonne a été strictement privatisée, une erreur qu'il serait temps de corriger, et la philosophie sociale va nous y aider.

Pour commencer, et c'est le point, selon moi, le plus important, le mode du rapport au monde que fonde, promet et impose le régime de croissance de la modernité, tant institutionnel que capitaliste, est par sa nature même plus hostile à la résonance qu'il ne peut y être favorable. Le désir et la nécessité d'accroître notre portée sur le monde, d'étendre nos options, d'augmenter nos ressources, nous mettent dans une position où il s'agit d'avoir accès au monde et de le dominer. Or saisir et dominer génèrent des attitudes objectivantes et instrumentalisantes, à rebours des relations de résonance; le monde devient une réalité muette face avec laquelle nous ne sommes pas supposés entrer en relation. Cela vaut au premier chef pour le mode de la concurrence: quand nous sommes en concurrence avec des personnes, il est impossible de former le moindre axe de résonance avec elles. Et il en est de même lorsque nous agissons en obéissant aux conditions de ce régime quasi totalitaire d'accélération qu'est devenue la modernité; élaborer et entretenir des axes de résonance demandent du temps, requièrent de l'écoute, de la sensibilité, de l'ouverture, et supposent d'être capable d'admettre, d'être touché et de changer.

« La modernité depuis ses débuts se caractérise par une peur face à ce monde devenu silencieux »

Rien d'étonnant alors que la modernité depuis ses débuts se caractérise par une peur face à ce monde devenu silencieux, face à l'incapacité d'établir avec lui une relation dynamique. C'est ce qu'expriment déjà Hegel et surtout Marx avec le concept d'aliénation. On se souvient en particulier de ces passages des Manuscrits de 1844, dans lesquels Marx décrit, comme la conséquence (et la cause) du mode de production capitaliste, la relation aliénée – car extérieure, morte, muette – de l'homme à son travail, à ses congénères, à la nature, et donc à lui-même.

L'aliénation est ainsi devenue un concept clé de la philosophie et de la psychologie sociales modernes, et on n'a cessé depuis de le

reformuler pour cerner cette peur face au refroidissement de la relation au monde. Lukács a forgé le concept de réification, réélaboré aujourd'hui par Honneth: la misère sociale et ce qui engendre le sentiment de rater sa vie sont ici renvoyés à une relation au monde, à la nature et à soi-même qui fait qu'on s'y rapporte comme à des choses, des entités mortes, froides et extérieures, que l'on est dans l'incapacité de faire parler et chanter. De leur côté, Horkheimer et Adorno évoquent cette relation d'échec au monde – qu'à force de vouloir dominer, on est désormais incapables d'épouser dans une quelconque relation mimétique – comme une domination de la raison instrumentale. Mais en dehors des traditions de gauche, ce mutisme croissant du monde est devenu un thème majeur. Ainsi Weber a-t-il tenté de l'appréhender au moyen de ce concept très parlant d'Entzauberung, que l'on a traduit en anglais et en français par dis-enchantment et « dés-enchantement ». Pour Weber aussi, le monde rationalisé renonce à chanter. Enfin, Camus et les existentialistes français y voient la naissance de l'absurde – qui vient de la dissonance entre l'appel incoercible des hommes à entrer dans le monde et le silence infini qu'il leur oppose.

Je voudrais ajouter quelques compléments intéressants, que je dois à la théologienne berlinoise Ellen Ueberschär: il ne s'agit sans doute pas d'un hasard si, dans la tradition chrétienne, le fait de se placer dans une relation d'absolu silence par rapport au monde est décrit comme un péché. S'abstenir de toute relation, de toute quête de réponse (parce que, dans sa superbe, l'homme est devenu pour lui-même une réponse suffisante), voilà les caractéristiques principales de l'état de péché.

Si je m'en tiens à ce que j'observe en tant que sociologue, bien des choses que nous, Modernes, sommes poussés à faire s'expliquent comme des réactions de panique face à la réduction au silence des axes de résonance: si nous sonorisons les ascenseurs, les supermarchés avec de la musique d'ambiance, c'est pour nous donner le sentiment que le monde chante encore, qu'il n'est pas devenu froid et muet; si nous portons des écouteurs, c'est parce que nous ne croyons plus le monde réel porteur de qualités de résonance. Nous n'entrons pas en relation avec les gens avec lesquels nous voyageons dans le métro, le train ou le bus, ni avec

ceux que nous croisons dans la rue; nous estimons a priori que le monde extérieur est muet et essayons de compenser cela avec la musique de notre baladeur, pratiquant une sorte d'autorésonance. Si les mails et les SMS font naître en nous un tel état de dépendance, si nous comptons nos amis sur Facebook, nos suiveurs sur Twitter, si nous attendons avec impatience les commentaires, les « j'aime » des réseaux sociaux, c'est parce qu'ils nous signalent encore à tous une certaine résonance du monde: le monde nous considère comme vrais, il nous répond, nous lui sommes reliés. C'est aussi la raison pour laquelle, je crois, le signal acoustique ou la vibration qui accompagnent un appel, une nouvelle ou une demande de contact, non seulement ne nous laissent pas froids, mais pénètrent notre système nerveux jusqu'en ses tréfonds: ce sont des signaux de la résonance du monde. Pour notre malheur, ils ne sont pas très persistants: nous avons besoin que ces fétiches se renouvellent, se multiplient, peut-être parce qu'ils ne sont que des illusions de résonance.

« Notre relation au monde perd de plus en plus son caractère sensible, et surtout corporel »

Quoi qu'il en soit, il y a quelques bonnes raisons de penser que, si une relation au monde ne s'établissant que par écran interposé n'aboutirait pas nécessairement à une totale absence de résonance, elle induirait certainement une pathologie de la résonance. Je ne veux pas dire par là que les écrans sont en eux-mêmes une mauvaise chose, ou une source de problèmes ou de pathologies. Mais c'est quand même le fait le plus étonnant de notre modernité avancée que nos relations au monde passent de plus en plus par les écrans – surtout ceux des ordinateurs et des smartphones: nous travaillons sur des écrans; nous communiquons par l'entremise d'écrans (parfois même avec des amis ou des collègues qui sont dans une pièce voisine, voire dans la même); nous jouons sur des écrans; c'est encore sur des écrans que nous cherchons à nous divertir et à nous distraire, obtenant même parfois de véritables expériences artistiques; les écrans entrent aussi dans notre vie sexuelle; c'est à travers eux que nous nous informons sur tous les aspects du monde et que nous nous orientons – y recourant de plus en plus dès qu'il s'agit de notre

environnement physique immédiat. Du coup, notre relation au monde perd de plus en plus son caractère sensible, et surtout corporel – or les axes de résonances qui sont si essentiels à notre sentiment de bien vivre comportent toujours et nécessairement une forte composante corporelle.

Fort heureusement, la modernité dispose aussi de puissants antidotes. Elle ne peut simplement se réduire aux ravages qu'elle aurait fait subir à la résonance, bien au contraire; elle a découvert et inventé des sphères de résonance tout à fait nouvelles et incroyablement puissantes. Pour bien des humains, le sport, par exemple, est un fabuleux terrain de résonance entre le monde et le corps (que nous avons et que nous sommes). On ne compte plus les histoires de jeunes gens qui, par et dans le football, ont fait l'expérience de résonances quasi mystiques avec le monde. En revanche, et je me bornerai ici à l'affirmer sans plus de préventions, la maîtrise du corps et de ses capacités telle qu'on la pratique dans les salles de fitness procéderait plutôt de la réification, en ce qu'il s'inscrit dans une relation muette au monde et dans une logique de croissance: c'est là qu'ira Hannah quand Anna préférera aller danser.

« Au sommet d'une montagne ou au bord de la mer, émus par les éléments, les hommes se sentent en relation avec une sphère de résonance vivante »

Le sport n'est toutefois pas la seule sphère de résonance que la modernité a engendrée; il en est d'autres tout aussi puissantes, à commencer par l'art. « Résonance » n'est pas par hasard un terme emprunté à la musique. Au théâtre, au cinéma, au concert, nous sommes touchés et saisis, la vie et les flux nous traversent: les rires et les larmes en sont de bons témoignages. La nature est également devenue, pour nous Modernes, une sphère de résonance centrale et incontournable. Au sommet d'une montagne, en forêt ou au bord de la mer, émus par les éléments, les humains se sentent en relation avec une sphère de résonance vivante, haletante et qui résonne, précisément. L'âme, voire le corps que nous sommes, se dilate dans de tels moments. C'est d'ailleurs pourquoi beaucoup d'entre nous dépensent tant pour leur désir et leur amour de la campagne, et pourquoi nous éprouvons une telle peur face à la crise écologique: nous ne pourrons jamais « détruire

la nature », elle nous survivra quoi qu'il arrive, mais ce que nous pouvons détruire, par contre, c'est la nature comme sphère de résonance – ce qui serait une véritable catastrophe. Il y a enfin la politique: la démocratie est l'élément capital à partir duquel nous pouvons entrer dans une relation de résonance porteuse de réponses avec les institutions publiques. Or l'aliénation et la morosité qui prévalent de plus en plus dans ce domaine semblent bien nous indiquer que cette qualité de résonance est sur le point de se perdre: la politique, son organisation – et les citoyens ne s'y trompent pas – ne nous « répondent » plus. Mais, au-delà, ce que nous signalent, chacune à sa façon, la crise de la démocratie, celle de l'écologie – et je serais tenté d'ajouter la salle de fitness –, c'est que la logique de la croissance illimitée et institutionnalisée du capitalisme moderne est en train d'enterrer sinon de détruire nos sphères de résonance. Et que ce dont la société et nous-mêmes avons besoin paraît chaque jour se disloquer un peu plus.